

Rêves d'empire chez Bonaparte

Construction intellectuelle d'un modèle politique

Philippe Bourdin

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/siecles/2675>

DOI : [10.4000/siecles.2675](https://doi.org/10.4000/siecles.2675)

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 129-148

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Philippe Bourdin, « Rêves d'empire chez Bonaparte », *Siècles* [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 15 septembre 2015, consulté le 12 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2675> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/siecles.2675>

RÊVES D'EMPIRE CHEZ BONAPARTE. CONSTRUCTION INTELLECTUELLE D'UN MODÈLE POLITIQUE.

«*Le titre de roi est usé. Il porte avec lui des idées reçues. Il ferait de moi une sorte d'héritier. Je ne veux l'être de personne. Celui que je porte est plus grand, il est encore un peu vague, il sert l'imagination*», déclarera Napoléon à Mme de Rémusat une fois l'Empire établi par le *senatus consulte* du 18 mai 1804¹. Officiellement, l'instauration du nouveau régime doit consolider les acquis de la Révolution, en marquer l'achèvement et en faire oublier les excès, l'inscrire indélébilement dans l'histoire par le principe de succession héréditaire ; le sacre, venant après le vœu populaire, figure une seconde mort du descendant des Capet et rend d'autant plus sacrilège tout attentat contre un empereur doublement légitimé — par le suffrage et par Dieu, aux yeux des citoyens et du peuple chrétien². Bonaparte caressait-il depuis longtemps le rêve de devenir empereur ? Est-ce une décision de circonstance, qui ne peut pour autant ignorer les modèles antérieurs ? Au risque d'un raisonnement purement téléologique, c'est cette culture de l'empire chez Bonaparte que nous souhaiterions reconstituer.

1. Madame DE RÉMUSAT, *Mémoires*, Paris, 1880, 3 volumes, tome I, p. 391-392.
2. Jean-Paul BERTAUD, *La France de Napoléon (1799-1815)*, Paris, 1987, p. 64-68.

3. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte, l'œuvre et l'histoire*. Tome IV : *Napoléon vu par ses collaborateurs*, textes réunis par Louis GRONDIN, Claude MAIRE-VIGUEUR et Jacques REVEL, volume 1, Paris, 1971, p. 281 : extrait des *Mémoires de BOURRIENNE*.

4. Cité par Antoine CASANOVA, *Napoléon et la pensée de son temps. Une histoire intellectuelle singulière*, Paris, 2000, p. 50.

5. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte* [...], *op. cit.*, Tome I : *Ecrits personnels de Napoléon Bonaparte*, choisis et présentés par Jean TULARD, volume 1, Paris, 1969, p. 23. Lettre n° 12.

1. Culture historique

A l'école royale militaire de Brienne, avant 1784, date de son départ pour Paris, le jeune Bonaparte, plutôt que de participer aux jeux de ses camarades qui accueillent sans aménité cet adolescent solitaire et affecté par sa mauvaise pratique du français, est réputé avoir préféré le refuge dans les livres : « *Dès qu'arrivait le moment de la récréation, il courait à la bibliothèque, où il lisait avec avidité les livres d'histoire, surtout Polybe et Plutarque. Il aimait beaucoup aussi Arrien et ne faisait pas grand cas de Quinte-Curce* »³. Son condisciple Castres de Vaux insiste sur l'intérêt précoce de Bonaparte pour la science historique :

« *Quand il partit à l'École de Paris, il emporta avec lui la valeur de cinq à six mains de papier remplies d'extraits. Son livre de prédilection était une histoire en italien de la Corse où le fameux Paoli était exalté comme héros patriote, où les Français étaient maltraités et les Anglais, au contraire, loués comme des défenseurs [...]. L'histoire particulière des grands hommes lui était assez familière. Je l'ai vu pendant quelques temps, avec Bourrienne et quelques autres, montés sur des tables jouer des scènes extraites des histoires qu'ils avaient lues* »⁴.

A Paris, ces lectures se poursuivent, y compris en cachette pendant les cours d'allemand. Fin 1787-début 1788, Bonaparte, ayant selon ses dires « *à peine atteint l'âge de l'aurore des passions* », mais possédant toute fraîche la culture des collèges, expose sa conception du patriotisme à une correspondante fictive : « *Si j'avais à comparer les siècles de Sparte et de Rome avec nos temps modernes, je dirais : Régna ici l'amour et là l'amour de la patrie [...]. Sentiments que produit l'action sublime du grand Brutus, n'êtes-vous donc qu'une chimère* »⁵. Un an plus tard, les nombreuses notes de lecture du jeune officier témoignent d'une culture littéraire, historique et politique profondément marquée par la construction des grands États et empires : *l'Histoire nouvelle et impartiale d'Angleterre depuis l'invasion de J. César jusqu'aux préliminaires de la paix en 1763*, ouvrage de J. Barrow traduit de l'anglais en 1771, lui inspire cinquante-neuf pages manuscrites ; la *Vie de Frédéric II* par Laveaux, parue à Strasbourg en 1787, retient de même son attention pour sa description des alliances

diplomatiques ou de la tactique militaire ; nourrit-il son rêve oriental de la lecture des *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, publiés à Amsterdam en 1784, annotés de sa main en janvier 1789, ou de l'*Histoire des Arabes* de Marigny (1750) ? En tout cas, l'épopée de Mahomet, celle de Gengis-Kan, le « *roi des rois* », ne lui sont pas indifférentes, pas plus que les conflits de successions dynastiques ou les victoires des armées arabes contre l'Empire d'Orient ; il n'omet jamais de relever le poids de la religion, des sectes musulmanes jusqu'aux lois civiles que les Turcs tirent du Coran, notamment le contrat de mariage⁶. Le tout, éclairé par la lecture parallèle de Rousseau et de Montesquieu (les *Lettres persanes* et surtout *L'Esprit des Lois*) puis, à partir de 1791, de Machiavel et de Voltaire, est construit sans développements exigeants, avec surtout un goût pour la description sommaire que l'on retrouvera dans les notes de ses généraux en Egypte — pensons par exemple aux carnets de Desaix⁷ —, mais avec conscience aussi de la fragilité des empires dès lors que, renonçant à rechercher toujours la perfection par laquelle l'homme s'est fait « *Roi de la nature* », ils succombent sous les traits des citoyens libres ou à cause des ambitions disproportionnées d'un prince. Tel est en tout cas le sens d'une partie de la composition, au style incertain et aux métaphores improbables, qu'il produit à l'occasion du concours de l'Académie de Lyon, en 1791 — le thème est de savoir « *Déterminer les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur* » :

« Cent mille Perses fuient devant une poignée d'Athéniens ; vingt mille succombent sous les coups de trois cents Spartiates et leur empire entier, que le soleil étonné a peine à parcourir, est bravé par dix mille, renversé, subjugué, conquis par quarante mille... Vingt-un [sic] Corses battent huit cents Allemands ; sept désarment cent Génois... Quinze cents Suisses confondent près de Morgarten l'orgueil ridicule de vingt mille Autrichiens : le champ de Neuffels en voit fuir quinze mille devant quatre cents Glarois... Disons-le avec fierté : l'homme esclave est à peine l'ombre de l'homme libre [...]. »

L'ambition, ce désir immodéré de contenter l'orgueil ou l'intempérance, qui n'est jamais satisfait, qui mène Alexandre de Thèbes en Perse, du Granique à Issus, d'Issus à Arbelle, de là dans l'Inde ; l'ambition qui

6. *Ibidem*, p. 114 et 116, 129-139.

7. Cf. « Le sultan dévoilé : Desaix en Egypte par ses pairs et par lui-même », Actes du colloque de Riom « Louis-Antoine Desaix, officier du roi, général de la République » (19-20 mai 2000), *Annales historiques de la Révolution française*, n° 2 -2001, p. 47-62.

8. Cf. note 5, volume 1, p. 236 et 245.

9. *Idem*, p. 308.

10. *Idem*, p. 387.

lui fait conquérir et ravager le monde pour ne pas la satisfaire ; le même feu l'embrase ; dans son délire, il ne sait plus quel cours lui donner ; il s'agite, il s'égare... Alexandre... se croit un Dieu ; il se croit fils de Jupiter, il veut le faire croire aux autres. [...] L'ambition, qui inspira Charles-Quint, Philippe II, Louis XIV, est comme toutes les passions désordonnées, un délire violent et irréflecti qui ne cesse qu'avec la vie, comme un incendie, favorisé par la bise impitoyable, ne finit qu'après avoir tout consumé »⁸.

2. Proclamations et confessions

A peine nommé commandant en chef de l'armée d'Italie, Bonaparte, le 7 germinal an IV (27 mars 1796), fait à ses troupes une proclamation — dont il dictera le contenu reconstitué lors de sa détention à Sainte-Hélène — de nature à l'inscrire déjà dans la lignée des conquérants précédents, au moins dans la continuité des conquêtes romaines, le contexte et les références classiques aidant :

«Soldats, vous êtes nus, mal nourris ; le Gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers, sont admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses [...] »⁹.

Il inspire et seconde la politique du Directoire visant à faire de Paris la capitale culturelle du monde, expédiant livres et manuscrits, tableaux et dessins du Corrège, du Titien, de Giorgione, de Rubens, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci et de combien d'autres ! Tous pillages dont il remercie ses soldats dans sa proclamation du 20 ventôse an V (10 mars 1797), après la prise de Mantoue : *«Vous avez enrichi le Muséum de Paris de plus de trois cents objets, chefs-d'œuvre de l'ancienne et de la nouvelle Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour produire »¹⁰*. Mais au milieu des richesses accumulées, des dons consentis, la figure de l'évergète se confond avec le visage sublimé et martial du jeune général, qui s'emploie

à le diffuser partout *via* la gravure allégorique ou les portraits en 1797-1798, après Brumaire davantage encore. «*La présentation, au Salon de 1801, du Pont d'Arcole de Gros, déjà largement connu par la gravure, n'[aura] sans doute rien d'un hasard : c'est d'ailleurs le Premier Consul qui lui-même [décrochera] la toile de ses appartements, renouant au moment du triomphe avec l'image de sa première gloire et montrant au monde à quel point, décidément, Napoléon perceait sous Bonaparte*»¹¹. Pour l'heure, au début du mois de décembre 1797, Bonaparte, plénipotentiaire reconnu par le Directoire, impose la paix à l'Autriche lors du congrès de Rastadt. L'accueil qui lui est officiellement fait le 10 décembre à Paris préfigure la fête impériale et rend en tout cas pensable le pouvoir personnel. Si l'Opéra donnera peu de jours après *La Chute de Carthage*, anticipant sur les nouveaux exploits attendus du héros d'Italie, si les poètes s'évertueront à le chanter — Lebrun composant même ce distique qui résume tout : «*Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire, /Il conquiert en deux ans mille siècles de gloire*» —, Talleyrand, ministre des Relations extérieures, donne le jour des cérémonies la mesure de l'hommage rendu à Bonaparte :

«Le dirai-je ? J'ai craint un instant pour lui cette ombrageuse inquiétude qui, dans une république naissante, s'alarme de tout ce qui semble porter une atteinte quelconque à l'égalité ; mais je m'abusais : la grandeur personnelle, loin de porter atteinte à l'égalité, en est le plus beau triomphe ; et, dans cette journée même, les républicains français doivent tous se trouver plus grands. Et quand je pense à tout ce qu'il fait pour se faire pardonner cette gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le distingue, à son amour pour les sciences abstraites, à ses lectures favorites, à ce sublime Ossian, qui semble le détacher de la terre, quand personne n'ignore son mépris profond pour l'éclat, pour le luxe, pour le faste, ces méprisables ambitions des âmes communes ; ah ! loin de redouter ce que l'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il faudra peut-être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre : peut-être lui ne le sera jamais, telle est sa destinée»¹².

Mais les hommes pourvus de destin deviennent vite encombrants et la campagne d'Égypte fut, comme chacun sait, un bon

11. Christian-Marc BOSSENO, «*Je me vis dans l'histoire*. Bonaparte, de Lodi à Arcole : généalogie d'une image de légende», *Annales historiques de la Révolution française*, n° 313, juillet-septembre 1998, p. 463. L'auteur (p. 462), à propos du Salon de 1801, cite le jugement imprimé d'un anonyme sur les dix-huit représentations différentes du Premier Consul qu'il a pu y admirer, *Arlequin de retour au Museum* : «Oui, le salon vous offre encore de quoi choisir cette année ; car les traits de ce guerrier s'y trouvent multipliés à l'infini ; il y est en marbre, en plâtre, en bronze, en carton, en biscuit, en porcelaine».

12. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte* [...], Tome IV, volume 1, p. 307 : extrait des *Mémoires* de BOURRIENNE.

13. Cf. note 5, *Écrits personnels de Napoléon Bonaparte*, volume 1, p. 408.

14. ARNAULT, *Souvenirs d'un sexagénaire*, Paris, 1833, 4 volumes, tome III, p. 102. Cité par Annie JOURDAN, *Napoléon, héros, imperator, mécène*, Paris, 1998, p. 13.

moyen d'éloigner celui qui finissait par trop incarner l'histoire. Les déclarations de Bonaparte à l'armée de la Méditerranée sont cependant de la même veine, inspirées par le même modèle historique, que ses proclamations italiennes :

— 21 floréal an VI (10 mai 1798) : *« Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter les fatigues, disciplinées et unies entre elles.*

Soldats, l'Europe a les yeux sur vous.

[...] *Le génie de la liberté, qui a rendu la République dès sa naissance, l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des contrées les plus lointaines*».

— 4 messidor an VI (22 juin 1798) : *« Nous ferons quelques marches fatigantes ; nous livrerons plusieurs combats ; nous réussirons dans toutes nos entreprises ; les destins sont pour nous.*

[...] *Ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.*

Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer [...]

La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas des souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français»¹³.

À en croire Arnault, Bonaparte l'Égyptien continue de vouloir faire de Paris *« la plus belle ville qui puisse exister »*, en y réunissant *« tout ce qu'on admirait dans Athènes et dans Rome, dans Babylone et dans Memphis »*¹⁴, rivalisant en quelque sorte, notamment dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme — qui continueront de le passionner empereur — avec le Roi-Soleil, dans l'espoir de le surpasser. L'image du bâtisseur, la recherche de la magnificence, le souci d'utilité publique se

mêlent alors. Sûr de son destin, désormais accompli, Bonaparte avouera à Chaptal en 1808 : « *J'entrepris une expédition gigantesque pour occuper les esprits et augmenter ma gloire* »¹⁵. Ce sentiment de s'inscrire dans le siècle, ce mariage avec la postérité, son ancien condisciple à Brienne, secrétaire particulier du général puis conseiller d'Etat, diplomate, espion, spéculateur véreux, le général Bourrienne, nous en laisse en 1829 un témoignage sans équivoque dans des *Mémoires* pourtant sur plusieurs points contestés :

« *Tout ce qu'il a fait de bien ou de mal, de mesquin ou de grandiose, selon le jugement des hommes, c'est en vue de la postérité qu'il l'a fait. C'était son idole favorite ; c'est le désir impérieux d'y arriver qui l'a puissamment animé dans cette courte vie et qui a exalté son organisation ; c'était pour lui l'immortalité de son âme.*

[...] *Cette gloire, il l'aimait avec passion : il se révoltait à l'idée de la voir se flétrir au milieu de l'oisiveté de Paris, tandis que de nouvelles palmes croissaient pour elle dans de lointains climats. Son imagination inscrivait d'avance son nom sur ces gigantesques monuments, les seuls peut-être de toutes les créations de l'homme qui aient un caractère d'éternité. Déjà proclamé le plus illustre des capitaines contemporains, il cherchait dans les temps antiques des noms rivaux à effacer par le sien. Si César livra cinquante batailles, il en veut livrer cent ; si Alexandre partit de la Macédoine pour aller au temple d'Ammon, il veut partir de Paris pour aller aux cataractes du Nil* »¹⁶.

« *Toutes les gloires viennent de là* » dira Bonaparte parlant de l'Orient, opposé à une Europe qui « *n'est qu'une taupinière* », où tout s'use¹⁷ ; il compte alors sur son prestige militaire et ses réformes civiles, régulièrement rapportés par le *Moniteur*, sur des travaux scientifiques inédits, justifiés par une mission prétendue culturelle et civilisatrice et transmis aux rédacteurs de *La Décade philosophique*, pour inscrire son nom dans toutes les mémoires — *La Décade* va jusqu'à prétendre qu'il réalise « *l'ancienne prophétie qui annonçait la destruction de l'Empire ottoman par les Francs* »¹⁸. Sur le terrain même, au cœur de l'aventure et fort de ses victoires terrestres, Bonaparte emploie volontiers un discours messianique pour stigmatiser la responsabilité de son amirauté, pourtant prévenue, dans l'échec d'Aboukir : « *les destins* » ont voulu les succès, « *la*

15. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte*, [...], Tome IV, volume 2, p. 62 : extrait des *Mes Souvenirs de Napoléon*, de CHAPTAL.

16. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte*, [...], Tome IV, volume 1, p. 273 et p. 313 : extrait des *Mémoires* de BOURRIENNE.

17. Louis-Antoine FAUVELET DE BOURRIENNE, *Mémoires de M. de Bourrienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Paris, 1829, 10 volumes, tome II, p. 33. Cité par Annie JOURDAN, *L'Empire de Napoléon*, Paris, 2000, p. 41.

18. *idem*, p. 42.

19. Cf. note 5, *Ecrits personnels de Napoléon Bonaparte*, volume 1, p. 423. Lettre au Directoire exécutif depuis le quartier général du Caire, 2 fructidor an VI (19 août 1798).

20. *Idem*, p. 427.

21. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte*, [...], Tome IV, volume 1, p. 317-318 : extrait des *Mémoires* de BOURRIENNE.

22. Annie JOURDAN, *Les Monuments de la Révolution (1770-1804). Une histoire de représentation*, Paris, 1997, p. 131 et 493-494.

Fortune » les a servis, « *et ce n'est que lorsque la Fortune voit que toutes ses faveurs sont inutiles qu'elle abandonne notre flotte à son destin* »¹⁹. Ce messianisme cependant est mis au service des républiques installées par la France en Europe, comme il le rappelle à ses troupes le 1^{er} vendémiaire an VII (22 septembre 1798) : « *Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs, quarante millions de citoyens pensent à vous* »²⁰. Mais l'absence de nouvelles du Directoire, dont Bonaparte se plaint amèrement six mois durant, contribue et à son retour en France, et à sa défiance vis-à-vis du régime, lui faisant sans doute mieux prendre conscience de l'œuvre qu'il vient d'accomplir seul, nourrissant son orgueil de général encore vainqueur pour lequel toutes les références historiques font désormais sens — le difficile héritage militaire égyptien étant laissé à Kléber.

Ces références au demeurant ne le quittent pas, tant est instructive la bibliothèque de camp qu'il s'est constituée pour son périple égyptien. S'il n'omet, sous la rubrique « *sciences et arts* », ni les cours de l'École normale ni la poliorcétique, ce qui est bien le moindre, si les « *romans* » retenus entérinent la mode du style anglais, de Goethe, de Marmontel, de Voltaire, de Bernardin de Saint-Pierre, de Lesage et de Prévost, sous l'intitulé « *politique* », on retrouve le Nouveau et l'Ancien Testament, le Coran — ce qui en dit long sur la soumission du religieux aux stratégies de pouvoir — mais aussi Montesquieu; en « *histoire* » convergent les intérêts que le général a marqués dès son plus jeune âge : Polybe, Justin, Arrien, Tacite, Tite-Live, Thucydide, Plutarque cohabitent avec Duguesclin, Condé, Villars, Saxe, Luxembourg, Malborough et Turenne, avec Pierre le Grand et Frédéric II²¹. La France porte en triomphe tout au long de son parcours le nouveau Brutus lorsque Bonaparte rentre d'Égypte : les deux héros ont le même air rêveur et méditatif, disent les commentateurs, tandis qu'à Lyon le sculpteur Chinard essaie de rendre cette ressemblance dans un buste. Devenu premier magistrat de l'État consulaire, le général commandera pour la galerie des consuls en 1801 puis pour le Sénat conservateur en 1804 bustes et statues de grands hommes (législateurs antiques et modernes, guerriers français, grecs et romains, dont Périclès, Cincinnatus, Hannibal, Scipion l'Africain et César)²². Non sans

avoir au préalable assisté au transfert du corps de Turenne aux Invalides, le 22 septembre 1800, avant de poser le lendemain la première pierre d'un monument à Desaix et à Kléber, place des Victoires : une double image de la réconciliation nationale par le culte commun des héros.

On n'est donc pas forcé de croire Bonaparte lorsque, le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), devant le Conseil des Anciens, il proteste : « *Qu'on ne cherche pas dans le passé des exemples qui pourraient retarder votre marche ! Rien, dans l'histoire, ne ressemble à la fin du XVIII^{ème} siècle ; rien, dans la fin du XVIII^{ème} siècle, ne ressemble au moment actuel* »²³. En la circonstance, ce sont les comparaisons avec ceux que la vulgate — qu'il conteste — tient pour des fossoyeurs de républiques, César et Cromwell, ou les allusions aux terroristes que Bonaparte rejette car il n'omet pas de rappeler l'aide des divinités à son œuvre : « *Souvenez-vous que je marche accompagné du dieu de la guerre et du dieu de la fortune* »²⁴. Jusqu'aux stylets des députés du Conseil des Cinq-Cents, auxquels il prétend échapper grâce à la protection de ses grenadiers, manière de construire l'image inverse de celle d'un tribun expirant sous les coups de Brutus²⁵. Une image à laquelle son entourage demeurera toujours sensible : ainsi Bourrienne, après le complot avorté des anarchistes italiens Arena et Cerrachi (10 octobre 1800), dira d'eux qu' « *ils avaient eu dessein de rendre la ressemblance de Bonaparte avec César tellement complète qu'il n'y manquât pas même un Brutus* »²⁶. Mais Bonaparte lui-même, pliant l'histoire à ses préoccupations du moment, n'avouera-t-il pas encore en 1802 combien il aurait désiré réécrire l'histoire de César, démontrant que Brutus n'était point un héros mais un aristocrate, que César n'aspirait pas à la dictature mais au rétablissement de l'ordre civil par la réunion de tous les partis, motif de son assassinat²⁷ ?

3. Les hésitations de la propagande

Après l'échec des efforts de paix du premier consul, la reconquête de l'Italie au printemps 1800 provoque pourtant chez lui davantage de digressions sur sa vision de la république ou sur la place éminente de la religion que des développements sur un passé glorieux,

23. Cf. note 5, *Ecrits personnels de Napoléon Bonaparte*, volume 1, p. 463.

24. *Idem*, p. 465. Discours de Bonaparte devant le Conseil des Anciens, 19 brumaire an VIII (10 novembre 1799).

25. *Idem*, p. 469. Proclamation du 19 brumaire an VIII (10 novembre 1799), 11 heures du soir.

26. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte*, [...], Tome IV, volume 1, p. 389 : extrait des *Mémoires* de BOURRIENNE.

27. Annie JOURDAN, *Napoléon, héros, imperator et mécène*, Paris, 1998, p. 33.

28. Jacques-Olivier BOUDON, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, 2000, p. 135 et sqtes.

29. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte*, [...], Tome IV, volume 1, p. 58 : extrait du *Journal* de P. L. RÆDERER.

30. Jean MASSIN (dir.), *Napoléon Bonaparte*, [...], Tome V : *Cadres et repères pour l'histoire*, « Éphémérides », Paris, 1971, p. 151.

même si les hurras des champs de bataille, tels du moins que les rapportent des *Bulletins de l'Armée de réserve* entièrement dévoués à la gloire du général en chef, associent « *Vive la République !* » à « *Vive le Premier Consul !* » — celui du 17 juin fait même crier aux prisonniers hongrois et allemands, qui prétendent reconnaître le général en chef français aperçu lors de ses précédentes campagnes, « *Vive Bonaparte !* ». On pourrait gloser à l'infini sur le sens de l'étiquette consulaire (un cérémonial de cour de 1802 reprenant celui de 1789, une garde d'apparat assurant des entrées majestueuses au consul, notamment dans les enceintes du pouvoir législatif), sur les prérogatives et manifestations qui rappellent l'ancienne monarchie (reprise du jeu des grandes eaux de Versailles, installation aux Tuileries, droit de nomination des évêques, droit de grâce, Légion d'honneur, sénatoreries à vie, deuils familiaux officialisés, présence physique du quasi-souverain et de son épouse à travers des voyages en province dès 1802, gravure de monnaies à son effigie l'année suivante)²⁸, sur le népotisme familial de Bonaparte enfin (au profit de ses frères Joseph et Lucien, au profit de son oncle Fesch, etc.). Quelles que soient les suggestions d'une partie de son entourage, Bonaparte avait pourtant violemment réagi à la proposition de restauration monarchique inspirée en novembre 1800 par Lucien. Elle s'était notamment traduite par la diffusion d'un factum vraisemblablement écrit par Fontanes, *Parallèle entre César, Cromwell, Monk et Bonaparte*, plaidant pour un pouvoir héréditaire : Lucien dut abandonner le ministère de l'Intérieur et s'exiler à l'ambassade de France à Madrid. Un mois plus tard, devant l'un de ses confidents préférés, le conseiller d'Etat Rœderer, Bonaparte avoue néanmoins avoir inspiré le texte « *pour répondre aux calomnies anglaises* » mais il n'a accepté ni la promotion de l'hérédité ni les mises en cause de Sieyès qu'il contenait²⁹. Et le 12 pluviôse an IX (1^{er} février 1801), mécontent des vifs débats du Tribunal sur la nécessité de la répression antijacobine, il s'emportera : « *C'est une vermine que j'ai sur mes habits. Il ne faut pas croire que je me laisserai faire comme Louis XVI. Je suis soldat, fils de la Révolution et je ne souffrirai pas qu'on m'insulte comme un roi !* »³⁰. Pas plus qu'il ne supportera de renouer avec les places royales, refusant que les Lyonnais débaptisent de son vivant la place Bellecour pour la transformer

en place Bonaparte³¹. Et n'en voudra-t-il pas au fidèle Rœderer d'avoir essayé d'ajouter à la question sur le consulat à vie un codicille sur sa faculté à désigner son successeur (10 mai 1802) ?

Rien ne permet en tout cas d'affirmer que le principal intéressé, renforcé par le consulat à vie, ait rêvé précisément et personnellement du titre d'empereur jusqu'en 1803 au moins. Sans doute le danger royaliste lui a-t-il inspiré cette riposte, une nouvelle forme de monarchie défiant la royauté — «*Nous avons fait plus que nous ne pensions ; nous venions donner un roi à Paris ; nous lui donnons un empereur*», dira Cadoudal avant son exécution, le 28 juin 1804³². Sur la fin de sa vie, Napoléon mettra d'ailleurs au compte des circonstances la naissance de l'Empire, la défense de la Révolution, de la Nation et de la République passant par le mixte d'une aventure constitutionnelle transitoire, comme l'avait été le gouvernement révolutionnaire, et d'une dictature à la romaine, échue à celui qui représentait alors l'exécutif — et qu'il n'aurait jamais été, selon lui, sans la victoire de Marengo. Ainsi l'exprimera-t-il en 1818 dans une lettre au chirurgien irlandais O'Meara, qui l'avait accompagné sur le *Bellérophon* jusqu'à Sainte-Hélène et avait défendu la cause du prisonnier devant les autorités anglaises avant d'être obligé pour ces faits de regagner Londres :

« Pendant que j'étais à la tête des affaires, je puis dire que la France se trouvait dans le même état que Rome lorsqu'on déclarait qu'il fallait un dictateur pour sauver la République. Votre or formait contre son existence des coalitions successives dans toutes les nations puissantes d'Europe [...]. Jamais je n'ai fait de conquête que pour ma propre défense. L'Europe n'a cessé de combattre la France et ses principes. Il nous fallut abattre sous peine d'être abattus [...]. Le gouvernement d'un pays à peine sorti d'une révolution, qui est menacé par les ennemis du dehors et troublé par les traîtres à l'intérieur, doit nécessairement être dur. Dans des temps plus calmes, ma dictature aurait cessé et j'aurais commencé mon règne constitutionnel. Même dans l'état où étaient les choses, avec une coalition toujours formée contre moi, qu'elle fût secrète ou publique, il y avait plus d'égalité en France que dans aucun autre pays d'Europe »³³.

31. *Ibidem*, p. 162.

32. *Ibidem*, p. 188.

33. Cité par Antoine CASANOVA, *Napoléon et la pensée de son temps. Une histoire intellectuelle singulière*, Paris, 2000, p. 223.

34. Jean MASSIN, *op. cit.*,
note 30, p. 181.

35. Jean JACQUART, *Bayard*,
Paris, 1987, p. 351.

Le 1^{er} octobre 1803 cependant, six jours après avoir célébré pour la dernière fois la fête de la République (le 1^{er} vendémiaire), ce redoutable propagandiste, comme pour donner corps aux suggestions flatteuses de ses thuriféraires, décide de l'érection place Vendôme d'une colonne Trajane avec une statue de Charlemagne au sommet : « *l'idée d'une organisation européenne dans un empire d'Occident fait son chemin* »³⁴. Nombre des intellectuels et des hommes de pouvoir l'interprètent alors sans fard, sans se douter que des filiations seront ultérieurement recherchées jusqu'aux Mérovingiens — Napoléon, lors de sa première distribution de croix de la Légion d'honneur au camp de Boulogne, en juillet 1804, n'y fera-t-il pas apporter trois objets au baptême improbable : le « *fauteuil de Dagobert* », le « *bouclier de François I^{er}* » et le « *casque de Bayard* »³⁵ ? Fréquentant Chateaubriand et assidu des salons parisiens (ceux de Mmes d'Houdetot et Cottin, de Saint-Lambert, entre autres), ayant ses entrées chez Bonaparte, privilège dont il n'abuse pas, le jeune Mathieu Molé est partagé entre l'admiration sincère pour un homme providentiel et l'analyse distancée des modèles qui l'ont successivement inspiré :

« L'ascendant de ses victoires, l'espèce de merveilleux répandu sur sa vie, et qui, loin de parler à l'imagination et au cœur, donnait seulement à l'esprit l'idée d'une habileté profonde, ses vertus et ses vices, son origine et ses exploits, en faisaient l'instrument unique dont la Providence pût se servir pour un pareil dessein [...] »

Dans sa jeunesse, je dirai presque dès son enfance, Bonaparte avait devant les yeux — comme il me l'a dit souvent — les deux Brutus ; à mesure que, quittant les livres, et sortant des sombres méditations où il était enclin, il fut aux prises avec les choses et avec les hommes, il comprit que c'était de César, et non de Brutus, que Rome, déchirée par les partis, avait besoin. Mais n'osant lui-même, au fond de son âme, se donner pour modèle celui qui se servit de sa gloire pour asservir sa patrie, il ne se parla à lui-même — comme il ne parlait aux autres — que d'Alexandre, à ses yeux le plus grand des humains, comme Annibal était le plus grand des capitaines.

Quelques années de consulat ou d'exercice du souverain pouvoir lui firent abandonner tous ces noms antiques pour celui de Charlemagne.

Comme Charlemagne, il arrachait l'Europe à la barbarie... Il lui ferait bénir sa domination et ne l'étonnerait pas moins par la sagesse de ses codes que par l'éclat de ses victoires»³⁶.

Fouché lui-même fait de cette confrontation à l'héritage politique du Carolingien l'une des causes de la rupture de la paix d'Amiens par le Royaume-Uni, le 16 mai 1803 : «*Le cabinet de Londres avait eu de bonne heure avis que Bonaparte préparait, dans le silence du cabinet, tous les ressorts nécessaires pour être proclamé empereur et faire revivre l'empire de Charlemagne*»³⁷. Le futur duc d'Otrante, comme beaucoup des observateurs contemporains, considère que le règne a commencé dès les débuts du Consulat, période d'étiollement de l'héritage révolutionnaire, que la bataille de Marengo, difficilement gagnée, a élevé au fait du pouvoir un jeune triumvir «*aussi heureux mais moins sage que l'Octave de Rome*»; il rappelle, avec un dégoût de circonstance, la divinisation aussitôt entreprise par Rœderer, appliquant à Bonaparte le vers de Virgile : «*Deus nobis haec otia fecit*»³⁸. Mais lui-même, rapportant l'attentat de la rue Saint-Nicaise dont le premier consul est sorti indemne (24 décembre 1800), ne peut s'empêcher de noter : «*Cette fois, comme tant d'autres, c'était César accompagné de sa fortune*»³⁹. Il distingue, à propos de l'aventure égyptienne avortée, «*le magnifique projet du Directoire de faire de l'Égypte une colonie française, et le projet encore plus romanesque de Bonaparte de recommencer par là un empire d'Orient*»⁴⁰. Sans être hostile à l'idée d'Empire, pour peu qu'elle ne travestisse pas les acquis de la Révolution et ne tende pas à la théocratie, Fouché, proche des officiers républicains, tient à se démarquer du courant néo-monarchiste représenté par le poète Fontanes :

«Il avait fait remettre au Premier Consul, par sa sœur Élisa, dont il était l'amant, un mémoire fort travaillé, et qui avait pour objet de le porter à suivre Charlemagne pour modèle, en s'étayant des grands et des prêtres pour le rétablissement de son Empire; et à cet effet de s'aider de la Cour de Rome, ainsi que Pépin et Charlemagne en avaient donné l'exemple [...]. Ce célédon de la littérature [...], dans les mémoires clandestins qu'il faisait remettre au Premier Consul, dénigrait toutes les doctrines, toutes les institutions libérales, cherchant à rendre suspects

36. Mathieu MOLÉ, *Souvenirs d'un témoin de la Révolution et de l'Empire (1791-1803)*, présentés par la marquise de NOAILLES, Genève, 1943, p. 150 et 370.
37. FOUCHÉ, *Mémoires*, présentés par Michel VOVELLE, Paris, 1992, p. 210.
38. *Ibidem*, p. 147.
39. *Ibidem*, p. 163.
40. *Ibidem*, p. 178.

41. *Ibidem*, p. 186 et 198.

42. *Ibidem*, p. 194.

43. *Ibidem*, p. 196.

les hommes marquants de la révolution, qu'il représentait comme des ennemis invétérés de l'unité du pouvoir. Son thème, sa conclusion obligée était de faire recommencer Charlemagne par Napoléon, afin que la Révolution pût se reposer et se perdre dans un grand et puissant empire. C'était la chimère du jour, ou plutôt on savait que telle était la marotte du Premier Consul et de ses intimes»⁴¹.

Mais le ministre de la Police considère irréversible la marche engagée par le plébiscite du 2 août 1802 sur le pouvoir perpétuel puis par le sénatus-consulte du 6 août, réduisant drastiquement les prérogatives du Tribunat et du Corps législatif, par l'établissement de la fête anniversaire de Bonaparte le 15 août enfin. Du « *chef d'une monarchie viagère qui [...] n'avait d'autres bases que son épée et ses victoires* », il va même jusqu'à penser : « *Peut-être, plus heureux qu'Alexandre et que César, eût-il atteint et embrassé la grande chimère du pouvoir universel, si ses passions n'avaient obscurci ses vues, et si la soif d'une domination tyrannique n'avait fini par choquer les peuples* »⁴². Il n'omet pas de rappeler toutefois l'accueil mitigé accordé au consul à vie par le peuple lorsque, le 21 août il se présente en grande pompe au Palais du Luxembourg pour présider le Sénat, comme lui en donnent le droit les nouvelles lois organiques :

«Le cortège, allant et venant, ne fut salué ni par les acclamations, ni par aucun signe d'approbation de la part du peuple, malgré les démonstrations et les salutations du Premier Consul, et particulièrement de ses frères, devant la foule assemblée derrière le cordon des soldats bordant la haie. Ce morne silence, et l'espèce d'affectation que mirent la plupart des citoyens à ne pas même vouloir se découvrir au passage de leur magistrat suprême, blessèrent vivement le Premier Consul. Peut-être se rappela-t-il, à cette occasion, la maxime si connue : « Le silence des peuples est la leçon des rois ! », maxime qui fut placardée le soir même, et lue le lendemain aux Tuileries et dans quelques carrefours»⁴³.

4. L'état de l'opinion

Le témoignage de Fouché pose la question de la préparation de l'opinion à des modifications constitutionnelles du régime le réinvestissant de formes monarchiques. Il ne faut certes pas s'arrêter aux seuls résultats, écrasants, du plébiscite sur l'Empire, tels qu'ils sont proclamés le 14 thermidor an XII (2 août 1804) : 3 572 329 oui et 2 579 non. Ils ont été artificiellement gonflés par les maires et les préfets, chargés des dépouillements, pour faire croire à une progression par rapport au vote sur le consulat à vie en 1802⁴⁴. Plus de la moitié de l'électorat s'est en réalité abstenue, peu chaude pour une dynastie héréditaire qui, pour l'heure, offre surtout une reprise de la guerre européenne.

Une partie de l'opinion cultivée avait cependant pu vibrer aux victoires multiples du général qui inspirait les hommes de lettres. Dès 1797, le marquis Louis de Fontanes, futur grand maître de l'Université, avait donné le ton dans *Le Mémorial*, journal royaliste qu'il concevait avec La Harpe et l'abbé Bourlet et qui leur valut la déportation après le 18 Fructidor. Le 15 août, il y publie une lettre très personnelle à Bonaparte, dont il prévoit qu'il changera « *les destinées de l'Europe et de l'Asie* », qu'après avoir fondé la République lombarde et libéré la Grèce des Turcs, il fera trembler l'Empire ottoman. Admirateur sans conditions — du moins jusqu'à l'exécution du duc d'Enghien —, Fontanes, plagiant Voltaire, dit aimer « *fort les héros s'ils aiment les poètes* », et le sien, fidèle à Ossian, a de quoi le convaincre, ne serait sa manie de fonder des républiques dans les pays conquis, oubliant l'exemple de Rome qui privilégiait à ses portes des gouvernements faibles sur lesquels elle gardait la mainmise. Au demeurant, l'auteur ne doute pas un seul instant de la formation d'un grand empire français :

« Vous aimez la gloire, et cette passion ne s'accommode pas de petites intrigues et du rôle d'un conspirateur subalterne auquel on voudrait vous réduire. Il me paraît que vous aimez mieux monter au Capitole, et cette place est plus digne de vous. Je crois bien que votre conduite n'est pas conforme aux règles d'une morale très sévère ; mais l'héroïsme a ses licences et Voltaire ne manquerait pas de vous dire que vous faites votre métier d'illustre brigand comme Alexandre et comme Charlemagne : cela peut suffire à un guerrier de vingt-neuf ans.

44. Malcolm CROOK, « Confiance d'en bas, manipulation d'en haut : la pratique plébiscitaire sous Napoléon (1799-1815) », in Philippe BOURDIN, Jean-Claude CARON et Mathias BERNARD (dir.), *L'Incident électoral de la Révolution française à la V^e République*, Clermont-Ferrand, 2002, p. 77-87.

45. Louis de FONTANES, *Œuvres*, Paris, 2 volumes, 1839. En 1804, dans son ode sur *La mort du duc d'Enghien*, Fontanes fustigera le crime qui ternit l'image de Bonaparte : « La Nymphe aux voix infatigables / Chaque jour le disait grand ; / Mais de ce règne qu'elle admire, / Les yeux baissés, elle déchire / La page teinte de ton sang ! ».

46. Cf. Philippe Bourdin, « Entre deux siècles, l'impossible bilan : la Révolution au crible de la satire littéraire », in Michel BIARD (dir.), *Terminée la Révolution...*, Actes du quatrième colloque européen de Calais, *Bulletin des Amis du Vieux Calais*, hors série 2002, p. 25-42.

47. BNF, Ye 10329, *Les Quatre satires ou la Fin du XVIII^{ème} siècle*.

48. BNF, Ye 22 581, *Les Mœurs d'hier*, Paris, 1800.

[...] *Je ne serai point étonné que vous eussiez conçu le projet hardi de planter à la fois l'étendard français sur les murs du Vatican et sur les tours du sérail, dans la capitale des Etats chrétiens et dans celle de Mahomet. Ce serait, il faut en convenir, une étrange manière de renouveler l'Empire d'Orient et celui d'Occident*»⁴⁵.

À feuilleter les chroniques de l'*Almanach des Muses* de 1801, le tournant du siècle n'aurait pas connu une efflorescence remarquable d'écrits bonapartistes, Carnot ou Desaix n'étant pas moins honorés : le poème *La Bonapartide* glorifiait bien « *le phare qui des mers doit signaler l'écueil* » ; *L'épître à Bonaparte*, du citoyen Beauroche, faisait preuve, d'après le critique, « *de la franchise, de l'énergie, de la hardiesse. De beaux vers obscurcis par quelques taches que l'auteur peut faire aisément disparaître* ». On aurait tort de négliger cependant l'effort particulier des satiristes de 1800. Reprenant les formes et les métaphores des panégyriques royaux pour mieux solder l'héritage révolutionnaire, le destin du jeune général les préoccupe à l'évidence⁴⁶. Exaltant les victoires militaires de Bonaparte, au nombre desquelles il comptait généreusement la « *pacification* » de l'Égypte, son rôle politique depuis sa rentrée en France — son sacrifice des assemblées du Directoire (il « *a étouffé l'anarchie, comme Hercule étouffa l'hydre de Lerne* »), ses succès en Vendée —, Despaze en appelait au ralliement au premier consul, homme du juste milieu, « *qui a gagné, par sa modération, tous les mécontents raisonnables* »⁴⁷. Fonvielle avait fait de Bonaparte son héros, voyant dans le 18 Brumaire la réplique attendue au 18 Fructidor et dans le nouveau chef de la France l'homme « *du repos, de l'industrie et de la paix* ». Il l'espérait définitivement éloigné des néo-jacobins : « *une tête comme la sienne n'est point faite pour se méprendre aux cris des factions, et pour préférer les flétrissans éloges d'un parti détesté à l'estime des honnêtes gens, seuls fidèles gardiens des réputations durables* »⁴⁸. Dusausoir se montrait plus prudent et encore une fois plus politique dans la révérence au premier consul : « *Ce ne sont pas quelques flagorneries de plus qui ajouteront à la gloire du grand homme ; une union franche de tous les Français, l'anéantissement des factions, une paix solide et glorieuse, fruit de ses nombreux exploits à la tête de nos armées, effet de ses travaux infatigables*

dans la magistrature suprême ; voilà ce qui peut contribuer à son bonheur, voilà sa plus douce récompense»⁴⁹.

Ces efforts des littérateurs ne sont pas uniques en leur genre et les fêtes républicaines offrent autant de tribunes et de mises en scène susceptibles d'asseoir, par des références non équivoques à l'Antiquité, la figure d'un héros romanesque, soldat vainqueur et recours possible contre les impérities du Directoire, sans attentat aucun contre le patriotisme révolutionnaire. Sans doute la fête anniversaire du premier consul, instaurée en thermidor an X, et qui derrière l'homme lui-même rappelait les bienfaits du Concordat et du consulat à vie, n'eut-elle pas dans un département comme le Puy-de-Dôme tout le succès escompté ni chez les citoyens, depuis plusieurs années blasés des cérémonies officielles aux discours abscons et réticents devant le nouveau calendrier, ni de la part des administrateurs, absents ou s'abritant derrière des problèmes budgétaires pour ne rien organiser⁵⁰. Mais le travail de glorification du vainqueur d'Arcole a bel et bien été effectué dans les années qui précèdent. «*Rappelez [aux citoyens], prônait en l'an IV le commissaire du gouvernement auprès de l'administration centrale du Puy-de-Dôme, ces victoires dont l'Antiquité n'offre point d'exemple, et auprès desquelles celles d'Alexandre, d'Annibal, de César, sans en excepter celle des Thermopyles, ne sont que des pygmées. Ô Valeur, ô Courage, ô Générosité ! C'est à Fleurus, à Gemmape, à Millesimo que vous avez fixé votre maximum : le passé ne vous a pas atteints, l'avenir ne vous surpassera pas*»⁵¹. Discours entendu et amplifié par le vice-président de l'administration départementale lors du passage par Clermont-Ferrand des soldats de l'Armée d'Italie, en pluviôse an VI. La République victorieuse, il s'employait à édifier un corpus de modèles nationaux empruntés à l'histoire immédiate, éclipsant les héros romains pour le plus grand profit de Bonaparte :

« Vous venez de quitter la patrie des Brutus et des Scipion. Depuis des siècles, cette terre ne rappelait plus que leurs marbres insensibles [...]. Il était dans les destinées de la Grande Nation d'offrir un modèle aux peuples d'Italie [...] en leur montrant Brutus au capitole souriant aux projets des Décimus français. La cendre de Scipion est redevenue brûlante sous les pas du héros que le général romain eût ambitionné pour le rival

49. BNF, Ye 20937, *Réponse à la satire intitulée : la fin du dix-huitième siècle*, Paris, 1800.

50. Cyril Triolaire, *Les Fêtes dans le Puy-de-Dôme pendant le Consulat et l'Empire (an VIII-1815)*, mémoire de maîtrise, Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand, 2000, p. 26.

51. AD Puy-de-Dôme, L 660. Lettre du 30 floréal an IV (19 mai 1796) aux administrations municipales.

52. AN, C 524 (n° 249). Rapport de l'administration centrale sur la fête en l'honneur des soldats de l'Armée d'Italie, 9 pluviôse an VI (28 janvier 1798).

53. AD Puy-de-Dôme, L 552. Lettre du commissaire du pouvoir exécutif près l'administration du canton de Viverols, 1^{er} brumaire an VIII (23 octobre 1799).

54. Cf. Philippe BOURDIN, *Le Puy-de-Dôme sous le Directoire. Vie politique et esprit public*, Clermont-Ferrand, 1990, p. 179-180.

55. AD Puy-de-Dôme, L 663. Cf. Philippe BOURDIN, « De la « Grande Nation » au petit caporal : variations auvergnates sur la république universelle », in Hervé LEUWERS *et alii*, *Du Directoire au Consulat*, tome 2 : « L'intégration des citoyens dans la Grande Nation », Lille, 2000, p. 43-61.

de sa gloire : son génie s'est attaché au nom de Buonaparte »⁵².

Régénérateur de la vitalité républicaine, Bonaparte avait fait avec invention oublier ses propres défaites et l'apathie subséquente. Jusqu'à la région rurale de Viverols, au cœur d'un Livradois rétif à la conscription et nourrissant volontiers l'antirévolution, qui se réjouit en l'an VIII : « *Aujourd'hui que le vainqueur de l'Italie que l'on croyais enserclé avec sa brave armée dans les contrées de l'Égypte vient de reparaitre en France après s'être acquis de nouveaux lauriers, l'esprit public sort de son engourdissement* »⁵³. Les discours qui le vantent reprennent bien les poncifs élaborés un siècle plus tôt par Tallemant des Réaux, actualisés des vertus révolutionnaires : lui sont donc attachées la paix, la prospérité, la défense des droits de l'homme⁵⁴. Jusqu'à cette apothéose bucolique offerte le 15 brumaire an VI (5 novembre 1797) par trois villages riverains de l'Allier, Neschers, Coudes et Montpeyroux⁵⁵. Contrairement aux fêtes annuelles durant lesquelles l'actualité se fond dans le rituel, le symbolisme est mis en cette occasion au service du fait politique et militaire, le traité de Campo Formio, et de son promoteur. Instruments et allégories du cortège empruntent à toute la panoplie révolutionnaire, sans exception, tandis que les conflits internes et externes à la République sont personnifiés par des mannequins. Mais c'est bien du triomphe de Bonaparte dont il s'agit, seule figure émergente au milieu d'un fatras de références dont les toasts portés marquent l'acmé — mais le futur empereur ne s'appliquera-t-il pas justement à ce mélange des opinions et des concepts pour mieux affirmer la spécificité de son pouvoir ? En l'occurrence, l'interprétation possible de la cérémonie donne pour partie la ligne politique et le culte de la personnalité qui fonderont l'Empire.

Deux militaires blessés ouvrent donc la marche, présentant la Déclaration des droits de l'Homme. Trois femmes le suivent sur un char. La première tient d'une main une pique, de l'autre un bonnet phrygien, un joug baissé est à côté d'elle : elle figure la Liberté. Le triangle de l'Égalité est placé dans les mains de la seconde. La troisième, la tête ceinte de lauriers, embrasse un bouquet de roses : elle rappelle la Victoire. Trois drapeaux tricolores flottent au-dessus de leur tête. Une charrue dont le soc s'enfoncé dans les lauriers, traçant le sillon de la gloire, les sépare de deux

vieillards portant le livre de la Constitution. Le char traîne deux mannequins représentant l'un le royalisme («*les conspirateurs de cliché*»), l'autre le fanatisme. Le cortège, nombreux, s'avance vers un autel surmonté de la statue de Bonaparte. Après le discours du président de l'administration et les mouvements de la troupe, deux tourterelles (à défaut de colombes) sont libérées, et les participants parcourent les villages, où les soldats réitèrent leurs exercices. Au bord de l'Allier, le commandant de la colonne mobile, avec un détachement de dix hommes, s'embarque, portant Bonaparte en triomphe. Il ordonne le feu sur une petite île et enchaîne un mannequin vêtu de rouge, désignant l'Anglais, tandis que les deux figures de la monarchie et du fanatisme sont livrées aux huissiers pour être déportées du canton. Un repas champêtre de six cents trente-deux convives clôt la fête. Les toasts se multiplient : aux institutions anciennes et actuelles (l'Assemblée législative, la Constitution de l'an III, le Directoire), aux Républiques sœurs et aux Etats-Unis, aux valeurs révolutionnaires (égalité, justice, liberté, république, «*patrie en danger*»), plus anecdotiquement «*à la charrue*». Certaines exclamations rappellent le gouvernement révolutionnaire et les victoires de l'an II, les héros jacobins victimes de la réaction de l'an III à l'an V, les martyrs de Prairial et Soubrany surtout, militaire et représentant du Puy-de-Dôme mort avec les derniers Montagnards de la Convention. Et tout autant, ce sont les «*morts au champ d'honneur*», les armées et leurs généraux que l'on honore : Desaix, l'enfant du pays, bientôt tué à Marengo et déjà auréolé de sa réputation de «*sultan juste*», acquise en Egypte, Hoche et par-dessus tout Bonaparte.

L'admiration pour le destin du «*petit caporal*» ressort aussi des témoignages des soldats, prêts à sublimer leur chef et à lui supposer une force quasi divine. Chez d'aucuns, habités par les représentations du pouvoir héritées de l'Ancien Régime, la recherche de la geste royale ne fait aucun doute. Le capitaine Jean-Roch Coignet, lorsqu'il évoque une revue des troupes aux Tuileries par le premier consul, désireux d'apaiser le mécontentement des troupes subissant une détresse matérielle grandissante, note bien la compassion de Bonaparte, celui qu'il appelle bientôt «*le grand homme*», la simplicité qu'il met à prendre les pétitions ou à discuter avec tel ou tel des soldats agnés, mais il est surtout obnubilé par la monture sur

56. Lorédan LARCHEY, *Les Cahiers du capitaine Coignet (1799-1815)*, Paris, 1894, p. 143.

57. Cf. Joël CORNETTE, *Le Roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris, 2002, p. 265 et sqtes.

58. Cf., dans ce volume, la contribution de Gérard Loubinoux.

laquelle il caracole : « *le cheval blanc que Louis XVI montait, disait-on. Ce cheval était de la plus grande beauté, couvert par sa queue et sa crinière ; il marchait dans les rangs au pas d'un homme ; on pouvait dire que c'était le plus fier cheval* »⁵⁶. Roi de gloire et de guerre, Bonaparte se fait roi cavalier et attend sa statue équestre, élément de toute propagande monarchique⁵⁷.

Adieu donc les attermolements sur les places royales : les troupes, dans le cas précédent, en bornent le périmètre, la statue est bel et bien vivante. Sans doute est-ce la conséquence de circonstances politiques marquées par la faiblesse du corps électoral et de ses représentants, qu'aucune structure militante, aucun combat idéologique public n'aident à se mouvoir. Mais ces circonstances sont aussi le fruit des décisions d'un homme désireux de s'affranchir du temps présent, celui des mortels, d'un pouvoir autoritaire et népotique qui, pour assurer ses fondements, a dû reconstruire très vite les « *hochets de vanité* », le cérémonial et les apparences d'une cour. Et, puisqu'en l'occurrence la tradition a vaincu la raison, aucune invention sémantique n'est nécessaire à la désignation du régime pour peu que l'histoire lui permette de n'être pas tout à fait assimilable à l'« *Ancien* », abattu par la Révolution. Le terme d'« *Empire* » convient donc à un général qui a eu la constance de vanter et d'organiser ses conquêtes, fût-ce au nom de la République ; il fait référence pour une partie influente de ses contemporains, nourris de la pédagogie des collèges. Les plus érudits ne peuvent pourtant ignorer les leçons antiques de la chronologie : le passage du Consulat à l'Empire, enfouissant l'idée républicaine, n'autorise-t-il pas à penser la chute inéluctable du nouveau régime, à prévoir, selon un terme éminemment discutable pour l'historien, sa « *décadence* » et la dégénérescence du lignage qui l'incarne ? L'abbé Casti aurait-il raison, qui concevait l'édification d'un empire comme autant de ravages imposés à la civilisation⁵⁸ ? L'idée contraire pourtant la pensée napoléonienne, au moins avant les ultimes campagnes militaires : l'Empire est certes fondé sur des emprunts matériels et culturels aux pays et aux peuples asservis mais il se veut aussi diffuseur d'un progrès intellectuel, scientifique et technique principalement incarné dans les savants français. Et l'on sait combien ces apports revendiqués nourriront la pensée impérialiste dans le siècle qui s'ouvre avec Napoléon.